

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 30

Artikel: Un bourdon sauvé par V. Hugo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Aoh ! yes, yes ! chateau Chilen !

— Oh quîè vâi, on n'est pas tant pressâ ora, et la Bronna pào bin allâ tanquîè lé.

S'esplichont tant bin que pàovont ein sè faseint dâi signo po savâi diéro cein volliavè cotâ ; et quand sont d'accòo, cé dè Bavoèis dit à l'Anglais : « aguelhi-vo pî su lo tsai, tandî que détatso la cavala » ; et pi lâi montè assebin, dzibliè lo tsévu et via....

L'alliront tant qu'à Penthériaz quasu sein pipâ lo mot. Lo païsan coudesse bin demândâ à l'Anglais diéro allavè lo feïn per sti leu et se y'avâi bin dâi truffès, l'Anglais compregnâi quasu rein et quand dèvezâvè, cé dè Bavoèis n'étâi pas fotu d'ourè on mot. Portant quand l'arreviront à Penthériaz, l'Anglais que sè verivè dè ti lê cotés ein guegneint dein 'na tota petita lounetta d'approche mâ qu'étâi droblia, sè met à derè :

— Aoh ! dites-moa, où il était, le lac ?

— Lo lé !... n'ia min dè lé pè Etsalleins ; lâi a cauquîès gollîès quand plîào, vouaiquie tot, mâ po on lé, n'ia min dè lé.

— Yes, yes ! il était oune lac, et dans le boo diou lac, il était le chateau de Chilen iou Bionivard il avait tourné beaucoup de hannées dans le cave avec ioune ficelle qui attachait loui.

— Lo bio Nivâ !... Lâi a dâi Mayor et dâi Dzacottet pè Etsalleins, mâ po dâi Nivâ, n'èin cògnaisso min, à mein que cé sâi ion dè cliào z'Etaliens que portont la bâlla.

— Aoh !...

Enfin l'arrevont à Etsalleins ; s'arrêtoit âi z'Ebalancès, iò lo païsan dè Bavoèis fe bailli l'aveina et bu quartetta dévânt dè repartî. Po l'Anglais, pâyâ lo païsan, et traça tot eincousenâ avoué sa lounetta d'approche et on lâivro rodzo à la man, po vairè cé tsaté dè Chilen, coumeint desâi ; mâ on ne sâ pas dein lo mondo que l'est dévenu, kâ on ein a jamé oïu reparaî.

La montre de Napoléon I^{er}.

Un lecteur du *Berliner-Tageblatt* envoie à ce journal l'histoire d'une relique que portait le prince impérial au moment de sa mort et dont il a été dépouillé par les Zoulous.

Au nombre des divers objets ayant appartenu à Napoléon I^{er}, et qui sont passés en la possession de Napoléon III, son neveu, se trouvait la montre du premier, qu'il avait toujours portée dans ses puissantes expéditions militaires, et dont il ne se sépara qu'à l'heure de sa mort, à Sainte-Hélène. Napoléon I^{er} avait acheté cette montre, — qui n'était que de peu de valeur et d'une façon ordinaire, — à Marseille, lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'artillerie, et quoi- qu'elle eût souvent besoin de réparations, il ne voulut jamais la changer, même lorsqu'il fut devenu premier consul, puis empereur.

Un jour que l'empereur regardait l'heure devant le maréchal Berthier, la montre était arrêtée depuis plusieurs heures. A une observation que lui fit à ce sujet le maréchal, l'empereur répondit en souriant : « Qu'attendez-vous d'une montre ? Nous aussi, nous nous arrêterons un jour. »

Plus tard, la montre devint la propriété de Napoléon III ; celui-ci la portait dans ses expéditions de Boulogne et de

Strasbourg. Depuis le jour où il fut nommé prince-président jusqu'au moment de sa mort à Chislehurst, il ne s'en sépara jamais.

Dans les cercles intimes de la famille impériale, on raconte que le jour où Napoléon III partit pour se mettre à la tête de ses troupes, lors de la guerre de 1870, la montre s'arrêta subitement. L'empereur, qui ne pouvait pas se défendre d'une certaine superstition, vit dans cet incident un fâcheux présage et parut assez impressionné toute la journée.

A la mort de Napoléon III, l'impératrice Eugénie donna cette montre à son fils, qui l'a aussi constamment portée et avait déclaré vouloir toujours la garder comme souvenir de son père et de son grand oncle. Le prince l'avait emportée lors de son départ pour la guerre d'Afrique.

Le Zoulou qui s'est emparé de ce bijou, auquel se rattachait de si grands souvenirs, ignorera peut-être toujours la précieuse valeur historique du petit objet qu'un événement inattendu lui a mis sous la main.

A ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de citer ce passage d'un ouvrage qui vient de paraître à Natal. Il s'agit d'une cérémonie étrange qui se pratique chez les Zoulous, en présence du roi, avant le départ des troupes pour la guerre :

Les régiments appelés au service sont rangés en un cercle énorme à une petite distance du kraal du roi ; intérieurement, les officiers forment un cercle plus petit, au milieu duquel se placent le roi et les médecins avec un panier de médicaments. Ensuite on égorge un animal auquel on a préalablement donné une médecine ; la chair est dépecée en petits fragments qu'on trempe aussi dans la médecine, chaque guerrier doit en goûter un morceau qui lui est défendu de prendre avec les mains. Le médecin en chef présente un morceau à la bouche de chaque homme, et celui-ci doit en arracher une bouchée avec les dents. Puis l'armée est licenciée jusqu'au lendemain... Ce jour venu, les régiments reforment le cercle, et il est administré à chaque soldat... un vomitif. Après ces préparatifs hygiéniques, l'armée se met en marche.

Un bourdon sauvé par V. Hugo.

M. Paul Stapfer, écrivain de beaucoup de mérite, qui a eu le bonheur de voir fréquemment Victor Hugo lorsque celui-ci était à Guernesey, reproduit le récit qu'on va lire et qui est cité comme un des jolis traits de la conversation du célèbre poète. Victor Hugo avait alors son cabinet d'étude sur le toit de sa maison ; il travaillait dans une espèce de serre, dans une chambre toute en verre, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'île et sur la mer :

Hier au soir, me dit-il donc, à six heures et demie, l'heure de descendre pour le dîner, j'ai aperçu par terre, dans ma chambre, ce que j'y vois tous les ans au printemps, et cela me fait toujours de la peine, des abeilles mortes. Les pauvres bêtes entrent chez moi le matin, quand on ouvre ; pendant la journée, ne voyant point l'obstacle transparent qui s'oppose à leur issue, elles se précipitent, pour sortir, contre les vitres de ma chambre, de tous les côtés, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, jusqu'à ce que, le soir, épuisées de fatigue, elles tombent et meurent. Mais hier, avec les abeilles, il y avait un gros bourdon, plus vigoureux que les abeilles, qui n'était pas mort, le gaillard, mais encore très vivant, et qui s'élançait de toutes ses forces contre les carreaux comme un grand bêta qu'il était. « Toi, l'ami, dis-je, tu as beau avoir la vie un peu plus dure, si je ne viens pas à ton secours, mon bon, ton affaire est faite aussi ; avant la nuit tu seras mort, et quand je remonterai ce soir, si je cherche avec ma lampe ce que tu es devenu, je trouverai ton petit cadavre par terre, à côté de

ceux des abeilles. Allons! comme l'empereur Titus, je veux signaler ma journée par un bienfait : sauvons cet insecte. » J'ouvris un carreau et, avec une serviette, je chassai l'animal dans cette direction; mais il fuyait toujours du côté opposé. Alors j'essayai de le prendre en jetant la serviette sur lui. Quand le bourdon sentit que je voulais le prendre, il perdit la tête complètement; il bondissait en fureur contre les vitres comme s'il eût voulu les briser, reprenait son élan, bondissait encore, parcourait en tous sens la chambre entière, éperdu, désespéré, fou...

« Ah! tu veux me prendre! ah! tu veux me ravir ma liberté! tyran! despote! affreux bourreau! ne me laisseras-tu pas tranquille à la fin? Je suis heureux, pourquoi me persécutes-tu? » Après d'assez longs efforts, je parvins à le faire tomber, et en le saisissant à travers la serviette, je lui fis involontairement quelque mal... Oh! comme il aurait voulu se venger! il dardait son aiguillon, son petit corps nerveux, contracté sous mes doigts, ramassait pour me piquer tout ce qui lui restait de vigueur. Mais, moi, sans m'inquiéter de sa rage et de ses protestations, j'étendis mon bras hors du carreau, secouait la serviette : le bourdon, un instant étourdi, étonné, prit son vol et s'élança dans l'infini.

Eh bien, concluait Victor Hugo, j'ai sauvé ce bourdon, j'ai été *sa providence*; mais (c'est la morale de mon histoire) bourdons stupides que nous sommes tous, ne nous conduisons-nous pas de la même manière envers la Providence de Dieu? Nous avons nos petits projets absurdes, nos vues étroites et courtes, nos désirs violents dont l'accomplissement n'est pas possible, dont la poursuite nous perdra sûrement; n'y voyant pas plus loin que notre nez, les yeux fixés sur ce but prochain, nous marchons en avant avec un entêtement aveugle, nous courons comme pris d'un vertige insensé; nous voulons réussir, triompher, disons-nous, c'est-à-dire aller nous casser la tête contre un obstacle que nous ne voyons point. Et quand Dieu, qui voit tout et qui veut nous sauver, contrarie nos desseins, nous nous mettons à bourdonner, nous aussi, nous murmurons sottement, nous accusons sa providence; nous ne comprenons pas d'abord que s'il nous persécute, bouleverse tous nos plans et nous fait tant souffrir, c'est pour nous délivrer, c'est pour nous ouvrir l'infini.

Enigme.

Il est certain être invisible
Qui blesse nos cœurs malgré nous;
Le lieu le plus inaccessible
N'est point à couvert de ses coups.

De lui l'oisiveté, presque toujours accouche.
Du matin jusqu'au temps où le soleil se couche,
Loin de l'objet aimé, partout il suit nos pas.
Son attente fâcheuse, aux plus fiers potentats,
Pour le peu qu'il les touche,
Fait étendre les bras.

Quelquefois même aux rois il fait ouvrir la bouche,
Nombre d'écrits le font naître, et souvent
L'orateur le débite, et l'imprimeur le vend.

Prime : Un porte-monnaie.

Un de nos voisins rencontrant, l'autre jour, rue du Petit-Chêne, son ami B., qui lui parut pâle et défait, lui dit : Qu'as-tu? Es-tu malade?

— Oui, répond l'autre, je viens de quitter le train où j'ai voyagé en arrière, et cela m'a tout à fait indisposé.

— Et pourquoi n'as-tu pas changé de place avec quelqu'un? Cela se fait en pareille occasion.

— Je n'ai pas pu, j'étais seul dans le wagon.

Un employé de la poste, dont la besogne augmentait considérablement dans les derniers jours de

décembre, disait un jour, en parlant de cette époque de l'année :

Le Nouvel-An!... c'est un moment que je redoute au moins quinze mois à l'avance.

Deux employés de commerce, l'un Suisse allemand, l'autre Neuchâtelois, quelque peu en goguette, causaient gaîment ensemble. « Sais-tu, mon cher, dit le Neuchâtelois, ce que c'est que le comble de la patience?... C'est de raconter quelque chose de spirituel à un allemand jusqu'à ce qu'il le comprenne! »

Sans hésiter, l'Allemand : « Le comble de la patience, pour un Allemand, c'est d'attendre qu'un Neuchâtelois dise quelque chose de spirituel. »

A la montagne.

Un docteur en philosophie à un berger :

— Le temps doit vous paraître horriblement long, dites-moi. A quoi pensez-vous toute la journée?

Le berger. — Moi? A rien.

Le Dr. — Mais c'est absolument impossible, vous devez pourtant penser à quelque chose!

Le berger. — Ma foi! si vous êtes assez bête pour devoir penser à quelque chose, tant pis pour vous. Moi je n'en ai pas besoin!

Au jardin zoologique, un bourgeois est en contemplation devant une girafe.

— Saprستي! en voilà une qui doit jouir d'un verre de bière, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au bas du cou!

Un jour d'élection, un candidat serre avec effusion la main d'un électeur influent.

— Eh! bonjour, cher monsieur, quel plaisir de vous voir! Et comment allez-vous?

— Pas mal, je vous remercie; mais ne vous donnez pas cette peine, j'ai déjà voté.

Entendu dans un coupé de chemin de fer :

— N'est-ce pas, monsieur, vous ne m'en voudrez pas, si je ne lie pas conversation avec vous? Je descends à la prochaine station, et ça ne vaudrait pas la peine.

L. MONNET.

La livraison de juillet de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, contient les articles suivants :

De la culture et de l'enseignement des sciences morales et politiques, par M. Léon Walras. — Les expériences de Paul Chinel, conte à dormir debout, par M. Marc-Monnier. (2^e et dernière partie.) — Hamlet et Don Quichotte, par M. Ivan Tourgueneff. — De l'enseignement primaire en Belgique, par M. Henri Deboist. (2^e et dernière partie.) — Récits galiciens. Servatien et Pancrace, par M. Sacher-Masoch. (2^e et dernière partie.) — La lutte entre la liberté et la protection, par M. Ed. Tallichet. (Troisième partie.) — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, Rue de la Louve,
à Lausanne.